

Une poétique des confins : *La Araucana* (Chili, second XVI^e siècle)¹

AUDE PLAGNARD

UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY — IRIEC

aude.plagnard@gmail.com

1. À quel titre l'épopée peut-elle contribuer à construire l'histoire des résistances amérindiennes ? La présence de trois poèmes épiques – *Elegías de varones ilustres de Indias*, *La Araucana* et *Arauco domado* – dans un programme de civilisation coloniale à l'agrégation d'espagnol invite à poser la question traditionnelle du statut du récit d'histoire en forme poétique, en même temps que la délicate question du positionnement politique de l'épopée par rapport à la conquête. À travers l'étude d'un événement historique précis – la guerre que les peuples indigènes livrèrent avec succès contre le gouverneur Pedro de Valdivia dès les premières tentatives de franchissement du fleuve Bío-bío et les difficultés politiques et militaires qui s'en suivirent pour les Espagnols –, je cherche à explorer les aspects spécifiques de la représentation coloniale des indigènes en poésie, par comparaison avec les chroniques en prose. Il s'agira d'explorer la façon dont l'instabilité caractéristique des zones de confins – au plan militaire, politique, culturel – suppose la construction par les acteurs de la conquête de nouveaux outils poétiques, ce pourquoi le récit en vers joue un rôle déterminant. *La Araucana* sera au cœur de cette construction pour deux raisons : parce qu'elle fut le premier texte diffusé sur la question, et sans aucun doute celui qui eut le plus d'impact ; parce qu'elle joua, aussi, un rôle matriciel dans la construction d'une tradition épique sur ce sujet, par rapport à laquelle les poèmes postérieurs et mêmes les chroniques prennent position.

2. Commençons par un bref rappel des faits. En 1553, la conquête du Chili était à la charge du gouverneur Pedro de Valdivia, nommé par Francisco Pizarro. Les chroniqueurs attribuent à l'intensité de l'exploitation des indigènes dans les mines d'or de la région de Concepción, dans le cadre de la mise en place de l'*encomienda*, la fédération de différentes tribus

1 Univ. Paul Valéry Montpellier 3, IRIEC EA 740, F34000, Montpellier, France. Je remercie chaleureusement Héctor Ruiz, Philippe Castejon et Hélène Roy pour leurs relectures attentives de la version originale de cet article.

indiennes dans une guerre solidaire contre les Espagnols. Ce soulèvement obtint un succès immédiat puisque l'un des premiers affrontements, le 23 décembre 1553 entre les localités d'Arauco et de Tucapel, confronta les chefs des deux armées : Pedro de Valdivia et Caupolicán. Le protagoniste de cette journée, sous des modalités différentes selon les sources, est le guerrier Lautaro : un Indien élevé et formé au service de Pedro de Valdivia dont il fut le serviteur, qui, à cette occasion, rejoignit son camp d'origine et mobilisa les troupes indiennes avec un tel succès que tous les Espagnols périrent dans la bataille et que Pedro de Valdivia fut arrêté et exécuté.

3. S'ouvrit alors au Chili, *sin gobernador*, une longue période d'instabilité militaire au cours de laquelle le gouvernement fut revendiqué simultanément par trois acteurs. Jerónimo de Alderete, envoyé par Valdivia avant sa mort comme son ambassadeur auprès de la couronne, est désigné par le testament de ce dernier comme son successeur. Il était à la cour lorsque fut connue la nouvelle de la mort de Valdivia et que Philippe II le nomma, le 29 mars 1555, gouverneur du Chili. Sa mort sur le chemin du retour, le 7 avril 1556 sur l'île de Taboga, laissa à nouveau vacante la charge. Pendant ce temps, sur le terrain, deux lieutenants de Valdivia se disputaient le pouvoir : Francisco de Aguirre, dans le Tucumán, désigné par Valdivia comme son successeur ; et Francisco de Villagrà, resté plus au sud, et qui continua à combattre les Indiens. Ce dernier fut reconnu par les villes du Sud du Chili (de la région d'Arauco) comme gouverneur, pour les avoir protégées.
4. Cette confusion sur le terrain chilien coïncida avec un autre vide juridique à la tête de la Vice-royauté du Pérou, suite à la mort du Vice-Roi Antonio de Mendoza en 1552. Le pouvoir était alors assuré de façon intérimaire par Melchor Bravo de Saravia, qui dut faire face à la révolte menée par Fernando Hernández Girón contre l'application des *Leyes Nuevas*, entre novembre 1553 et décembre 1554. Si l'arrivée d'un nouveau Vice-Roi, Andrés Hurtado de Mendoza (l'entrée triomphale à Lima eut lieu le 29 juin 1556), permit de remettre de l'ordre dans les affaires espagnoles, le soulèvement des Indiens du Chili ne cessa pas pour autant. Son fils, García Hurtado de Mendoza, fut nommé gouverneur du Chili, mais les succès qu'il rencontra, notamment dans la fondation de nouvelles villes, ne suffirent pas à pacifier définitivement une région où, pendant plusieurs siècles, les Indiens continuèrent à s'opposer à l'État colonial par les armes. Un épisode militaire se clôt toutefois avec la capture et l'exécution du chef mapuche Caupo-

licán, supplicié à la fin de l'hiver 1558, sous le gouvernement d'Hurtado de Mendoza².

1. L'épopée comme vecteur privilégié d'information

5. Le soulèvement des Indiens araucans-mapuches et, plus généralement, la conquête des territoires pacifiques au sud du Pérou a fait l'objet d'un nombre non négligeable de récits dès le milieu du XVI^e siècle, dessinant une histoire chronistique qui s'écrit en même temps qu'elle se jouait, sous la plume des acteurs de la conquête. Cinq de ces récits sont au programme de l'agrégation :

- *La Crónica y relación copiosa y verdadera de los reinos de Chile* est l'œuvre manuscrite de Jerónimo de Vivar (2001), un compagnon de Valdivia dont on a montré l'intérêt pour la botanique. Elle fut achevée le 14 décembre 1558, si l'on en croit la date portée par le manuscrit.
- *La Araucana* d'Ercilla, lui aussi vétéran des guerres chiliennes, fut rédigée au contraire après le retour en Espagne de l'auteur, après 1563. Elle fut publiée en trois parties, en 1569, 1578 et 1589. Les faits relatés sur les guerres araucanes sont donc antérieurs de plus de quinze ans par rapport à la publication (Ercilla, 2009).
- *L'Historia de Chile* fut écrite sous forme manuscrite par un autre vétéran des mêmes guerres, Alonso de Góngora Marmolejo, depuis l'Amérique, comme celle de Vivar. Sa rédaction débuta après la publication de la première partie de *La Araucana*, à laquelle elle répond, et s'interrompt en 1575, date de l'achèvement de *L'Historia*. Les événements rapportés courent jusqu'à l'achèvement de la chronique (Góngora Marmolejo, 2010).
- *La Crónica del reino de Chile, escrita por el capitán D. Pedro Mariño de Lobera* émane elle aussi d'une plume de conquérant et acteur de la conquête. Elle présente toutefois la particularité d'avoir été ensuite remaniée et largement réécrite par un jésuite, le père Bartolomé de Escobar, à la demande de García Hurtado de Mendoza, qui en est l'un des

2 Pour une histoire militaire de la période, on peut consulter Errázuriz, 1912 ; et, plus récemment et pour une chronologie plus ample, Villalobos, 1982 et 1985 et Chihuailaf, 2010.

principaux protagonistes et à qui le texte est dédié (Mariño de Lobera, 1960).

- En 1596 parut dans l'imprimerie liménienne d'Antonio Ricardo de Turín un second poème épique, *Arauco domado* de Pedro de Oña, qui porte sur les faits d'armes de García Hurtado de Mendoza, d'abord gouverneur du Chili (1557-1561) puis Vice-Roi du Pérou (1589-1596). Le récit, plus explicitement hagiographique que la chronique précédente, est dédié au héros (Oña, 1596).

6. Dans ce corpus cohérent et qui démontre une série d'interactions historiques entre les différents acteurs, la distinction générique recoupe une différence radicale des modes et des succès de diffusion. Tandis que les œuvres des chroniqueurs étaient manuscrites et ne jouirent pas d'une conservation privilégiée, les deux poètes épiques choisirent et obtinrent une diffusion imprimée quasi immédiate de leurs œuvres. C'était là une option générique classique : s'il existe bien des chroniques imprimées, il est en revanche très rare de conserver des manuscrits d'épopée et le corpus épique de la période est connu presque exclusivement par le biais de sa diffusion imprimée.

7. Ainsi, le corpus des chroniques que nous consultons aujourd'hui a été visibilisé par des travaux éditoriaux très tardifs, qui datent des XIXe et XXe siècles. Le manuscrit de la chronique de Góngora Marmolejo fut conservé à Madrid, dans les Archives du monastère bénédictin de Monserrat, avant de passer à la Real Academia de la Historia où il est aujourd'hui conservé. Les traces de sa diffusion sont limitées, puisqu'on n'en conserve qu'une seule copie manuscrite tardive, de 1786. Les premières éditions n'apparurent qu'avec le *Memorial histórico español* de Pascual de Gayangos (tome IV, 1850) et la *Colección de historiadores* de Chile (tome II, 1862 ; Góngora Marmolejo, 2010 ; 33-37). Pour la chronique de Lobera-Escobar, Francisco Esteve Barba renvoie à trois copies manuscrites : l'une utilisée au XVIIe siècle comme source par l'historien Diego de Rosales ; la deuxième ramenée en Espagne par García Hurtado de Mendoza ; une troisième, conservée au Vénézuéla, qui aurait servi de support à la publication du texte dans le quatrième tome de la *Colección de historiadores* de Chile (1865 ; Esteve Barba, 1960 ; XXXVI). Enfin, la chronique de Vivar était connue et fut citée au XVIIe siècle, mais on perdit ensuite la trace du manuscrit jusqu'à la date tardive de 1960 (Vivar, 2001 ; 13-16).

8. Au contraire, les deux poèmes épiques jouirent en leur temps d'un succès notable. Cela n'est plus à démontrer dans le cas de *La Araucana* : entre 1569 et 1594, année de la mort de l'auteur, on ne compte pas moins de quinze éditions à Madrid (6), Saragosse (3), Lisbonne (2), Anvers (2), Salamanque (1) et Barcelone (1). Pour certaines, comme l'a montré Juan Alberto Méndez Herrera (1976), Ercilla intervint directement dans le processus éditorial en introduisant des corrections : ce fut donc une période vivante du texte, faite à la fois de variantes d'auteur et d'erreurs de transmission au fil du processus d'impression. Après la mort d'Ercilla, l'intérêt pour le poème se maintient jusqu'au premier XVIIe, avec six éditions posthumes (1596, deux en 1597, 1610, 1626 et 1632). Les années qui suivent immédiatement la mort d'Ercilla (1596-1597) marquent même un regain d'activité, d'autant plus notable qu'il coïncide avec la publication d'une réécriture et d'une continuation de ce que l'on peut dès lors désigner comme la *matière d'Arauco* : le poème déjà mentionné de Pedro de Oña et la *Quarta y quinta parte de la Araucana* de Diego de Santiestevan Osorio, imprimée à Salamanque en 1597.
9. Le retour de l'épique se fait ensuite au XIXe siècle, d'abord à Madrid principalement, puis au Chili à partir de 1888 et de l'édition d'Abraham Köening, « *para el uso de los chilenos* ». C'est au XXe siècle que *La Araucana* est réappropriée par les éditeurs et le lectorat chiliens, à travers plusieurs célébrations anniversaires, en particulier la publication de la monumentale édition de José Toribio Medina à l'occasion du centenaire de l'indépendance (Ercilla, 1910), assortie entre autres paratextes, d'une biographie et d'un copieux volume de documents d'archives relatifs à l'auteur (Medina Zavala, 1916 et 1918).
10. En dépit d'une moindre diffusion, le poème de Pedro de Oña se distingue, lui, pour ce qu'il est le premier poème épique composé et imprimé en Amérique, dans la capitale du Vice-royaume du Pérou (1596, dans la Ciudad de los Reyes, soit Lima), avant d'être diffusé en Espagne en 1605, depuis l'imprimerie de Juan de la Cuesta – imprimeur, la même année, de la première partie du *Quichotte* (Oña, 2014 ; 51-55). Bien sûr, la diffusion de ce second poème épique est sans commune mesure avec celle de *La Araucana*, qui constitue par son succès et sa large diffusion un phénomène éditorial véritablement notable dans l'Espagne du XVIe siècle. Pourtant, le texte de Oña fut diffusé rapidement sous forme imprimée, ce qui le distingue radicalement des chroniques.

11. Or, la large diffusion dont bénéficia la version épique de l'histoire chilienne est aussi le signe du crédit dont elle jouit auprès du public : José Toribio Medina a multiplié les exemples de témoignages officiels dans lesquels des soldats citèrent *La Araucana* pour autoriser leurs déclarations (1918 ; 404-414). Comme ce Juan de Villegas qui, dans un document intitulé « Información de méritos y servicios del capitán Juan de Villegas, de Jerónimo de Alderete y de Alonso de Reinosos », renvoie à la page 164 de *La Araucana* pour étayer ses déclarations sur les conditions de la mort de Jerónimo de Alderete : la référence est exacte et renvoie à l'édition madrilène de 1610 chez Juan de la Cuesta (Medina Zavala, 1888 ; 473, question 3)³. Comme l'a bien dit Miguel Martínez, « le système énonciatif qui liait la composition héroïque aux conditions matérielles de la bataille, à l'autorité du témoignage, parvint à produire une telle valeur symbolique pour son énoncé qu'en certaines occasions elle semble avoir eu une valeur légale » (2010 ; 113, traduction de Plagnard, 2019 ; 53).

2. Être auteur des guerres du Chili

12. Tous ces récits des guerres chiliennes obéissent à des logiques différentes et qui, pourtant, se recoupent en partie. Je m'intéresserai ici au positionnement courtisan des auteurs et à l'autorité donnée aux témoins des faits rapportés.
13. Le rapport des auteurs aux militaires en charge de la conquête est essentiel pour comprendre la construction de ces récits. Le lien entre Pedro de Valdivia et la chronique de Vivar est désormais bien établi : non seulement on documente une forte intertextualité entre les lettres du gouverneur et la chronique, mais en plus, la chronique obéit à une structure biographique et presque hagiographique (Cordero, 2001). C'est ainsi moins l'histoire du Chili qui informe le récit que le parcours de celui qui en tient lieu de héros.
14. Les récits de Lobera-Escobar et de Oña sont quant à eux fortement influencés par leur relation courtisane avec le vice-roi de la période, García Hurtado de Mendoza, à qui ils sont dédiés en des termes hyperboliques qui confinent à l'adulation :

3 On trouve une référence du même type à *l'Arauco domado* de Pedro de Oña à la question 4, p. 474.

*A vuestro ser consagro mi escriptura:
suplico la miréis, que más es vuestra,
por ser labor sacada de la muestra
que en vos dejó estampada su figura;
porque con esto solo va segura,
y pone obligación a quien se muestra
de que, mirado el blanco adonde tira,
mire, si la mirare, como mira.* (exorde, oct. 8 ; dans Oña, 2015 ; 83)

15. Lobera-Escobar, quant à eux, lui consacrent intégralement le deuxième livre, central, de la chronique. En comparaison, le poème d'Ercilla est singulier dans la mesure où il ne prête allégeance à aucun des puissants du terrain chilien : son dédicataire est le lointain Philippe II, tandis qu'il se donne à lui-même le premier rôle, comme personnage et héros de son poème, aux côtés d'une foule d'humbles vétérans des guerres du Chili. Oña lui reprocha d'ailleurs assez d'avoir minimisé (« *callado* », exorde, oct. 18, v. 8) l'action héroïque du gouverneur García Hurtado de Mendoza, alimentant ainsi l'idée d'une brouille entre le gouverneur et le poète. C'est qu'Ercilla prétend tirer sa légitimité non pas d'un puissant dédicataire, mais bien de sa présence comme soldat et témoin sur le terrain chilien, surtout dans la mesure où il publie son récit depuis la lointaine Espagne.
16. En effet, à l'exception du poème de Pedro de Oña, tous ces textes sur les guerres chiliennes revendiquent l'autorité du témoignage, qui se traduit par un usage répété de la première personne. Ainsi, Jerónimo de Vivar, Alonso de Ercilla, Alonso de Góngora Marmolejo et Pedro Mariño de Lobera furent tous présents sur le terrain chilien depuis le milieu du XVI^e siècle et prirent part, par les armes et par l'investissement financier, à la conquête. Chez Jerónimo de Vivar, cette prise de position a une influence décisive sur la facture de sa chronique, écrite à la première personne et où s'accumulent les mentions de sa présence auprès de Pedro de Valdivia dans le territoire chilien. Dans la dédicace au prince don Carlos, c'est en quelque sorte la présence physique de l'auteur qui délimite un terrain et une méthode. Je cite ici quelques extraits significatifs de cette pièce liminaire, qui forment presque, artificiellement, une syntaxe cohérente :

Habiendo pasado a estas regiones de Indias, y como en ellas hubiese y aconteciesen cosas dignas de perpetua memoria [...] y hallándose en estas provincias de Chile en su descubrimiento y conquista y población y sustentación, con don Pedro de Valdivia [...], Serenísimo Señor, he hecho y recopilado esta relación de lo que yo por mis ojos vi y por mis pies anduve [...] y estoy confiado, como ciertamente confío, que en todo será creído, y porque no me alargaré más de lo que vi, y por información cierta de personas de crédito me informé, y por relación cierta alcancé de lo que yo no viese. (2001 ; 35-37)

17. Pourtant, Vivar ne fut témoin des événements chiliens qu'à partir de septembre 1549, date à laquelle il rejoint l'expédition de Valdivia : c'est à ce moment-là, au chapitre 88, qu'il commence à faire usage de la première personne du pluriel pour s'inclure comme personnage dans le récit⁴. Ainsi, la dernière partie est-elle placée sous le signe du témoignage et la borne finale du récit – la victoire de García Hurtado de Mendoza sur les Indiens de Cañete le 13 décembre 1558 – obéit-elle probablement aux hasards des conditions de la rédaction plutôt qu'à une logique historiographique. Le début de la chronique, au contraire, se fonde sur une logique biographique que l'on a déjà mise au jour et s'organise autour du personnage de Pedro de Valdivia, dont on suit le parcours depuis l'Europe. La chronique, dont les 142 chapitres se suivent en un continuum ininterrompu, juxtapose donc trois positions bien distinctes de l'auteur vis-à-vis de son personnage :

- chapitres 1 à 87 : reconstitution de la trajectoire militaire de Pedro de Valdivia
- chapitres 88 à 115 : témoignage de Jerónimo de Vivar au côté de Pedro de Valdivia
- chapitres 115 à 147 : témoignage de Jerónimo de Vivar après la mort de Pedro de Valdivia et la disparition du héros de la chronique.

18. Dans une telle construction, l'histoire du Chili émerge par deux biais indirects : la logique biographique, d'un côté, qui s'éteint avec la mort de Pedro de Valdivia ; la logique du témoignage, de l'autre, qui n'intervient qu'en cours de route et justifie la prolongation du récit au-delà de la mort du conquérant.

19. On trouve une construction semblable sous la plume d'Alonso de Ercilla, qui fonde, dans le paratexte de la première partie de *La Araucana*, la légitimité de son poème sur la vérité de son contenu, elle-même garantie par l'*ethos* de témoin forgé par l'auteur. C'est ainsi qu'est formulé le pacte de lecture, fictif, entre Ercilla et son lecteur idéal : « *dad orejas, Señor, a lo que digo, / que soy de ello buen testigo* » (I, 5, v. 7-8). Plus encore, Ercilla a lui aussi foulé cette terre et écrit son poème au milieu des combats, entre

4 À propos d'une chute de cheval et d'une douloureuse fracture soufferte par Pedro de Valdivia sur le chemin du retour du Pérou au Chili, le 8 septembre 1549 : « Recibió en este golpe tan gran tormento que estuvo gran espacio transportado y sin sentido, que todos los que allí nos hallamos lo tuvimos por difunto » (Vivar, 2001 ; 218). L'épisode se situe après le passage de Santiago dans la descente vers le sud de Valdivia et de sa suite, et juste avant les descriptions de la région mapuche qui suivent aux chapitres 89 à 91.

deux coups d'épée : « *Y así entre las mismas armas, en el poco tiempo que dieron lugar a ello, escribí este libro [...]* » (Ercilla, 1569 ; fo 4vo, dédicace à Philippe II⁵). Tel est, du moins, l'*ethos* qu'il affiche pour construire sa légitimité de poète rapportant des événements d'actualité.

20. Pourtant, la quasi totalité de la première partie de *La Araucana* ne correspond pas, non plus que chez Vivar, à des événements dont Ercilla fut le témoin, mais bien à une reconstruction d'enquêteur. Ercilla glose son enquête explicitement au chant XII, peu avant de faire son entrée en scène comme personnage dans la suite du nouveau Vice-Roi Andrés Hurtado de Mendoza :

*Hasta aquí lo que en suma he referido
yo no estuve, Señor, presente a ello,
y así de sospechoso no he querido
de parciales intérpretes sabello.
De ambas las mismas partes lo he aprendido
y pongo juntamente sólo aquello
en que todos concuerdan y confieren,
y en lo que en general menos difieren.*

*Pues que en autoridad de lo que digo
vemos que hay tanta sangre derramada,
procediendo adelante yo me obligo
que irá la historia aún más autorizada.
Podré ya discurrir como testigo
que fui presente a toda la jornada
sin cegarme pasión de la cual huyo
ni quitar a ninguno lo que es suyo.*

*Pisada en esta tierra no han pisado
que no haya por mis pies sido medida,
golpe ni cuchillada no se ha dado
que no diga de quien es la herida;
de las pocas que di estoy disculpado,
pues tanto por mirar embebecida
truje la mente en esto y ocupada,
que se olvidaba el brazo de la espada.* (XII, octs. 69-71 ; Ercilla, 1569 ; 315-316)

21. Cette déclaration place rétrospectivement les treize premiers chants sous un régime de vérité différent des suivants. À partir de ce point, tous les éléments auront été non seulement vus, mais vérifiés à l'aune du corps et de la démarche du témoin : « aucune empreinte de pas n'aura été inscrite sur

5 Dans l'ensemble du texte, je modernise l'orthographe et la ponctuation des citations en prose comme en vers.

ce sol / que je n'aurai mesurée de mes propres pieds ». Pour les événements antérieurs, au contraire, Ercilla avait développé une méthode d'enquêteur pour reconstituer les événements antérieurs à son arrivée : il indique avoir sélectionné les témoins les plus véridiques et croisé les témoignages de l'un et l'autre camp dans un souci d'impartialité, ne retenant pour son récit que les informations concordantes et exemptes de tout soupçon.

22. S'il l'on trouve bien dans *La Araucana*, la double méthode du compilateur de témoignages et du témoin *de visu*, comme chez Vivar, le poème d'Ercilla est toutefois composé de façon à faire émerger l'événement de la révolte araucane selon une architecture logique, à doter l'enchaînement des faits d'une nécessité ; autrement dit, à transformer l'histoire en fable. En ce sens, la première partie du poème est exemplaire de ce que j'ai appelé une fable historiographique, fondée sur le motif du revers de fortune et largement structurée par un déséquilibre entre l'absence de chef militaire espagnol (de la mort de Pedro de Valdivia au chant III à l'entrée en scène encore lointaine de García Hurtado de Mendoza au chant XIII) et le protagonisme héroïque de Lautaro et des grands guerriers Araucans (de sa rébellion au chant III à sa mort au chant XIV ; voir Plagnard, 2015 et 2019 ; 366-375).
23. Les deuxième et troisième parties du poème, quant à elles, correspondent au début du gouvernement de García Hurtado de Mendoza. Le contraste entre vide du pouvoir et retour de l'autorité n'est toutefois pas aussi marqué que dans la chronique d'un Mariño de Lobera, dont le second livre, consacré à la « pacificación del reino rebelde, hecha por don García Hurtado de Mendoza... » (1960 ; 361) fait immédiatement suite à la troisième section du premier livre, consacrée exclusivement à la révolte des Araucans – et qui recoupe donc la première partie de *La Araucana*. La différence avec le poème d'Ercilla réside dans le fait que García Hurtado de Mendoza, tout en étant un protagoniste majeur des deux dernières parties du poème, s'efface, sous la plume d'Ercilla, au profit du poète lui-même, figuré en valeureux soldat des guerres araucanes.

3. Les Araucans comme personnages d'épopée : la fabrique de l'adversaire

24. L'une des inventions de *La Araucana* qui eut le plus grand retentissement fut celle d'un nom pour désigner l'ethnie indienne belliqueuse qui

s'opposait à l'avancée des Espagnols au sud du fleuve Bío-Bío. Ercilla connaît et mentionne plusieurs ethnies indiennes dans la « *Declaración de algunas cosas desta obra* » : les « Puelches », les « Mapochos » (1569 ; fo 6vo-7ro et 2009 ; 975-976). En poésie, il choisit pourtant pour ses personnages un nom tiré de la terre qu'ils habitent, Arauco. Or, comme l'indique le titre de l'ouvrage, les Araucans naissent de la geste qui est la leur, l'*Araucane*, comme les Portugais recevaient, presque au même moment, leurs *Lusiades*.

25. Pour donner corps à cette nation héroïque, Ercilla la dote d'une série de héros dont les modèles sont, bien sûr, avant tout poétiques, et s'inspirent des grands caractères de l'épopée classique : Caupolicán en chef de guerre malheureux, à la manière d'un Pompée ; flanqué du sage Colocolo qui tel le Caton de Pompée ou le Nestor d'Agamemnon, assiste ses décisions ; accompagné de Lautaro, guerrier sage mais défait par le sort à l'image d'Héctor, et des guerriers les plus sanguinaires, comme Tucapel, autre Roland furieux (Blanco, 2012 ; 261). Les héroïnes féminines empruntent elles aussi à la tradition poétique : outre le cas explicite de Didon, ce sont Guacolda figurée en Andromaque, Tegualda en Atalante ou Glaura en Isabela (Schartz, 2009). L'imitation des textes épiques anciens, centrale dans la construction de ces figures exemplaires, mobilise certains outils poétiques le plus souvent aisément reconnaissables. Que l'on compare, par exemple, le chapitre consacré par Vivar aux jeux du peuple mapuche (chap. 91, 224-225), qui revêt une évidente fonction informative, et la scène des jeux au chant IX de *La Araucana*, modelée sur ceux de *l'Énéide* et qui participe de la démonstration politique d'Ercilla (Plagnard, 2019 ; 212-219). La construction du personnage de Lautaro nous en fournit un autre exemple paradigmatique. Au chant III, pendant la première bataille entre Valdivia et les Araucans, Lautaro prend les armes contre Valdivia et rejoint ainsi la patrie à laquelle on l'avait arraché dans son enfance. Le modèle à l'aune duquel est jugée cette action est celui du soldat prêt à sacrifier sa vie pour sa patrie – figure classique de l'Antiquité romaine – :

*No los dos Publios Decios, que las vidas
sacrificaron por la patria amada,
ni Curcio, Horacio, Escévola, y Leonidas
dieron muestra de sí tan señalada;
ni aquellos que en las guerras tan reñidas
alcanzaron gran fama por la espada,
Furio, Marcelo, Fulvio, Cincinato,*

Marco Sergio, Filón, Sceva y Dentato. (III, 44 ; Ercilla, 1569 ; 71)

26. Si la comparaison épique et l'émulation des Anciens par les Modernes est une posture caractéristique de l'épopée, n'oublions pas que les chroniques en sont friandes et n'hésitent pas à se l'approprier⁶. Une fois l'exploit accompli, Lautaro est élevé au rang de capitaine de l'armée par Caupolicán. C'est alors, aux octaves 83 à 85, que le rebelle reçoit son triple baptême de la bouche de Caupolicán, qui le dote successivement d'une fonction symbolique de conquérant (« *varón que has extendido / el claro nombre y límite araucano* », III, 83, v. 3-4), d'un nom, Lautaro, et d'une fonction militaire (« *le hago capitán y mi teniente* », 84, v. 8). Ercilla conclut cette présentation du personnage par un portrait, destiné à la fois à achever sa présentation et à en livrer à la postérité une image synthétique et emblématique :

*Fue Lautaro industrioso, sabio, presto,
de gran consejo, término y cordura,
manso de condición y hermoso gesto,
ni grande ni pequeño de estatura;
el ánimo en las cosas grandes puesto,
de fuerte trabazón y compostura,
duros los miembros, recios y nervosos,
anchas espaldas, pechos espaciosos.* (III, 87 ; Ercilla, 1569 ; 86)

27. Le portrait, ici sous forme de vignette, est l'un des éléments communs à l'historiographie et à la poésie. En témoigne la chronique de Góngora Marmolejo, ponctuée de portraits de chacun de ces vice-rois en forme de bilan de chaque gouvernement. Ces portraits, dont Miguel Donoso Rodríguez nous montre qu'ils se situent dans la tradition des *viris illustribus*, antique puis médiévale, sont intimement liés au propos de l'historien et à la démonstration politique qu'il entend mener. Il en va de même dans *La Araucana*, dont le propos est bien d'héroïser l'adversaire indigène (Góngora Marmolejo, 2010 ; 17-32).

28. Il faut pour cela composer avec le substrat historique. On peut l'observer dans le cas d'un autre personnage mémorable du poème d'Ercilla : celui de la victime sur laquelle les Espagnols exercèrent un châtement exemplaire, en lui coupant les deux mains, pour réduire les ennemis par la ter-

6 Ainsi, sous la plume de Lobera, pour peindre l'élection de Caupolicán : « Pues ya no fue tal como Scinis, que dobléaba a los altísimos árboles juntando las puntas de arriba con las raíces, fue a lo menos tan valeroso y esforzado como Smerdis, hermano de Cambises, que encorbaba un arco que ninguno podía doblégar. Y como Timoleón, capitán de Corinto, que libró a los siracusanos del poder de Dionisio, cuya ciudad tenía tomada por fuerza, vencéndole en la batalla y saliendo con otras no menos insignes victorias » (331).

reur. Cette pratique est attestée, sous le gouvernement de García Hurtado de Mendoza, par les chroniques. Pour Vivar, il s'agit d'un phénomène généralisé :

Murieron de los enemigos más de trescientos y prendiéronse ciento y cincuenta, a los cuales mandó el gobernador cortar las manos derechas y narices, y algunos les cortaban entrambas manos, y éstos enviaba por embajadores a los compañeros que se habían escapado. (Vivar, 2001 ; 318)

29. La valeur itérative de l'imparfait indique bien qu'il s'agit-là d'une pratique récurrente. Sous la plume de Góngora Marmolejo, cet élément évolue sur le plan narratif pour former une anecdote de plusieurs pages mettant en jeu un moment précis et un Indien en particulier :

acaeció una cosa entonces, que por ser dina de memoria la escribo, para que entienda el que esto leyere y considere cuán valientes hombres son estos bárbaros y cuán bien defienden su tierra. Unos corredores le trajeron a don García un indio, al cual mandó que le cortasen las manos por las muñecas; así castigado lo envió adonde los señores principales estaban, y que les dijese si le venían a servir les guardaría la paz, y si no lo querían hacer a todos había de poner de aquella manera. (Góngora Marmolejo, 2010 ; 264)

30. Pourtant, l'Indien n'est plus seulement victime du supplice exemplaire ; il devient bientôt un véritable acteur politique qui, bien loin de transmettre à son peuple la peur des Espagnols, les incite à s'en défendre et à en prendre vengeance, jusque sur le champ de bataille :

estaban los indios en su escuadrón representada la batalla, y entre ellos el indio sin manos diciéndoles en voz alta que peleasen, no se viesen como él (Góngora Marmolejo, 2010 ; 265)

31. De cette bataille – dont Góngora Marmolejo a soin de préciser qu'il y participe (« *que me hallé presente y peleé en todo lo más de lo contenido en este libro* », 265) – les Espagnols sortirent victorieux en pratiquant un nouveau châtement exemplaire qui consistait à pendre aux arbres avoisinants une dizaine de puissants chefs de guerre (« *caciques, señores principales* », 266) qui venaient d'être faits prisonniers.

32. Dans la deuxième partie de *La Araucana*, Ercilla reprend cet épisode pour en tirer un véritable personnage d'Araucan résistant à la barbarie espagnole, qu'il nomme Galvarino. Ce dernier est le héros de plusieurs actions réparties en deux épisodes narratifs distincts (XXII, 45 – XXIII, 18 et XXV, 35-41 – XXVI, 22-37). Or, ces deux passages participent directe-

ment de la démonstration politique menée par le poète (Plagnard, 2019 ; 244-253).

33. Aux chants XXII et XXIII, Galvarino subit le châtement des mains coupées et prend la parole devant les Araucans réunis en sénat pour les inviter à résister contre les Espagnols. Le récit d'Ercilla construit la grandeur du personnage à travers son mépris envers la violence des envahisseurs. Non content d'avoir sacrifié ses deux mains, il tend bientôt son cou au bourreau en signe de défi :

*Donde sobre una rama destroncada
puso la diestra mano osadamente,
la cual de un golpe con rigor cortada
sacó luego la izquierda alegremente,
que del tronco también salto apartada
sin torcer ceja, ni arrugar la frente,
y con desdén y menosprecio dello
alargó la cabeza y tendió el cuello.* (XXII, 46 ; Ercilla, 1578 ; fo 81ro)

34. L'édition de Madrid, 1590, indique à la place d'« *osadamente* » (v. 2), « *yo presente* » (fo 277, BNE, R. 31257), correction qui rapproche étonnamment le texte de la version du témoin Góngora Marmolejo et qu'il faut lire en regard de l'ajout de l'octave 31 du chant XXXIV (fo Ggg4vo), dans laquelle Ercilla indique avoir été, au contraire, absent de l'exécution de Caupolicán. Ce mépris de Galvarino se transforme bientôt en un véritable discours politique. À l'image de la main coupée répond bientôt celle de la communauté de mains prêtes à se dresser contre l'envahisseur, résumé visuel du mécanisme contre-productif du châtement : pour deux mains coupées, une infinité de mains dressées (« *que yo espero, sin manos, desquitarme, / que no me faltarán para vengarme* », XXII, 51, 7-8). Le corps mutilé de Galvarino devient alors synecdoque de l'affront que les Espagnols adressent à l'ensemble du corps politique araucan :

*Mirad mi cuerpo aquí despedazado;
miembro del vuestro, que por más afrenta
me envían lleno de injurias al Senado
para que de ellas sepa daros cuenta.
Mirad vuestro valor vituperado
y lo que en mí el tirano os representa,
jurando no dejar Cacique alguno
sin desmembrarlos todos uno a uno.* (AR, XXIII, 8, Ercilla, 1578 ; fo 84ro)

35. Cette efficacité de l'image sanglante se répète un peu plus loin, au chant XXV, lors d'une autre bataille où Galvarino excite les troupes araucanes au combat :

*Delante de esta escuadra, pues, venía
el mozo Galvarín sargenteando,
que sus troncados brazos descubría,
las llagas aún sangrientas amostrando;
de un canto al otro a prisa discurría,
el daño general representando,
encendiendo en furor los corazones
con muestras eficaces y razones.* (AR, XXV, 35 ; Ercilla, 1578 ; fo 120vo)

36. Par les moignons sanglants qu'il exhibe, il *représente* les maux de tous (« *daño general* »), produisant un impact fort sur ses compagnons autant que sur les lecteurs. Une preuve du succès du personnage de Galvarino réside peut-être dans la mention de ce nom par Lobera-Escobar au moment de rapporter ce même épisode, alors que les précédents chroniqueurs n'avaient pas jugé bon de le préciser (Mariño de Lobera, 1960 ; 378).

37. Parallèlement à cette puissance rhétorique du corps martyr, se développe aussi dans le texte un véritable discours politique, une prise de conscience des enjeux de l'affrontement qu'Ercilla place dans la bouche de son personnage araucan. L'un des aspects les plus notables de cette prise de conscience politique réside dans la dénonciation de la fausseté qui caractérise l'entreprise coloniale espagnole :

*Pues unos extranjeros enemigos
con título y con nombre de clemencia,
ofrecen de acetaros por amigos,
queriéndoos reducir a su obediencia. [...] (AR, XXIII, 11, vv. 1-4 ; Ercilla,
1578 ; fo 84vo)*

38. Galvarino s'applique à montrer que la colonisation espagnole repose sur des arguments trompeurs : la clémence, la religion et l'honnêteté. Chacune des vertus professées est en effet démentie à l'épreuve de la guerre.

*Y es un color, es apariencia vana
querer mostrar que el principal intento
fue el estender la religión cristiana,
siendo el puro interés su fundamento;
su pretensión de la codicia mana,
que todo lo demás es fingimiento,
pues los vemos que son más que otras gentes
adúlteros, ladrones, insolentes.* (AR, XXIII, 13 ; Ercilla, 1578 ; fo 84vo)

39. L'action de ces étrangers est toute entière placée sous le signe de la fausseté : « tromperies » (*embustes*), « négociations » (*tratos*), « ruses » (*marañas*), « faux-semblants » (*color*) (XXIII, 12, v. 2, 13, v. 1). Galvarino dénonce finalement l'évangélisation elle-même, qui cache mal, à ses yeux, la cupidité (« *codicia* », 13, v. 5) qui guide les Espagnols. Les voix du personnage et du poète se rejoignent sur ce point. N'oublions pas en effet que les Araucans ont été désignés par Ercilla, au chant I, comme le bras armé de Dieu pour punir la *codicia* excessive manifestée par Pedro de Valdivia. La voix de l'ennemi contribue donc à dénoncer les agissements espagnols et à démonter les justifications habituelles de la conquête. Galvarino pose ainsi explicitement la question de l'équivocité de leur discours et de leur conduite – à l'image du *Velho do Restelo* de Camões qui dénonce, au cœur du poème sur le voyage de Vasco de Gama, la *codicia* qui anime l'entreprise des grands navigateurs. On atteint ici le cœur du travail épique à l'œuvre dans le poème, lorsque la réversibilité des rôles et des discours entre les deux camps vient mettre en question, directement, la justesse de la cause espagnole⁷.
40. Ces différents épisodes dont Galvarino est le protagoniste construisent une posture héroïque de l'indigène qui suit les codes de l'héroïsme occidental – tout en contribuant à mettre en question, dans la diégèse, l'héroïsme des Espagnols, leur capacité militaire et même leur sincérité. Le poème d'Ercilla élève donc les Araucans au rang d'adversaires – et non pas d'ennemis barbares, méprisables, déshumanisés –, en leur appliquant les modes de représentations guerriers du colonisateur. En ce sens, *La Araucana* s'inscrit dans une longue tradition de poésie guerrière dont René Char, résistant pendant la Seconde Guerre mondiale, a capté l'essence : « L'effort du poète vise à transformer *vieux ennemis* en *loyaux adversaires*, tout lendemain fertile étant fonction de la réussite de ce projet » (Char, 2001; 176, *Feuillets d'Hypnos*, 6). Pour Ercilla la transformation de la relation entre Espagnols et Araucans, d'ennemis à adversaires – transformation qui conditionne l'assujettissement consenti des uns par les autres dans un même ensemble politique, et la conséquente transformation des Araucans en sujets de la couronne espagnole – ne peut se faire qu'à travers la conduite héroïque et le sentiment d'admiration qu'elle inspire. Dans cette zone de confins, la guerre se fonde sur un sentiment d'admiration réciproque entre les combattants.

7 À rapprocher des analyses de Pastor Bodmer, 1989 ; 154-157 et Alves, 2001 ; 513-523.

4. Aux frontières inachevées du récit

41. Le dernier épisode dont Galvarino est le protagoniste, celui de la pendaison au chant XXVI, illustre la posture exemplaire des Araucans, qui préfèrent le sacrifice de leur vie à l'assujettissement. Galvarino l'énonce à la première personne du pluriel : « *muertos podremos ser, mas no vencidos, / ni los ánimos libres oprimidos* » (XXVI, 25, v. 7-8). C'est bien là une posture commune à l'ensemble des Araucans et que l'on trouve signalée – sous l'influence d'Ercilla, ou sous l'effet du prolongement de la guerre – comme le point d'aboutissement de la chronique de Mariño de Lobera :

Y por remate desta historia advierto que es mucho de ponderar el tesón y ánimo de los indios, pues nunca se ha visto que ninguno dellos se rinda a español dejándose rendir aunque muera en la demanda; y así los que cogen son a pura fuerza y no pudiendo ellos defenderse. Acontece tenerse un indio con dos o tres españoles armados y no rendírseles hasta morir. Porque lo que más sienten entre todos sus trabajos, es servir a gente extranjera, y por evitar esto sustentan la guerra de casi cincuenta años a esta [...]. (1960 ; 562)

42. La chronique de Lobera-Escobar ne se conclut donc pas sur une victoire, mais sur le constat de l'irréductibilité, par essence, de la révolte des Araucans. Cette réalité militaire et politique a des conséquences poétiques sur le récit des chroniqueurs. Ainsi, la chronique de Jerónimo de Vivar s'interrompt en 1558 sans arriver à une conclusion logique, ni sur le plan militaire, ni sur le plan administratif. Celle de Góngora Marmolejo, plus élaborée sur le plan de la structure, on l'a vu, s'achève sur un événement administratif – la fin du gouvernement de Melchor Bravo de Saravia en 1575. Celle de Lobera-Escobar s'étend peu après la mort de Lobera en 1594. Ces interruptions sont toutes, donc, circonstancielles : si les chroniqueurs enregistrent les faits de l'histoire chilienne depuis les premières explorations espagnoles jusqu'à la date d'achèvement des textes, ils ne sauraient présumer de l'achèvement ni de l'avenir de la conquête du Chili, ni *a fortiori* de sa colonisation.

43. Le récit épique construit, sur ce point, une position toute différente. On a vu que le début de l'action, dans *La Araucana*, est marqué non pas par les premières explorations au Sud du Pérou, mais par un événement politique et militaire, le début de la guerre araucane. La fin du récit diffère elle aussi des chroniques en ce qu'elle thématise l'inachèvement suggéré par les chroniques en une série d'épisodes narratifs clairement identifiables. David Quint, dans une monographie comparatiste sur l'épopée imitative occiden-

tale, a suggéré que l'inachèvement de certains récits épiques, comme celui de Lucain, suggère à la fois l'éternelle répétition du trauma à laquelle sont soumis les vaincus, mais aussi leur refus de figer l'accomplissement de l'histoire dans une défaite sans lendemains. Pour Quint, dans le cas précis de *La Araucana*, ce choix poétique peut être lu comme une prise de position politique :

With the non ending and the concomitant sense that the Spaniard are fighting an unwinnable war, the poem inclines toward the side of the repeatedly, but unconquerable Araucanians. (1993 ; 168)

44. Dans le cas de *La Araucana*, ces procédés de répétition ou de suspension excèdent le modèle du *romanzo* signalé par Quint pour venir configurer un inachèvement conscient et explicite de la fable. Les événements de la *Troisième partie* me semblent particulièrement significatifs en ce sens. Aux chants XXX à XXXII, figure le tragique épisode de l'attaque par surprise des Araucans sur le fort d'Ongolmo (Blanco, 2019). L'Indien Pran prépare avec Caupolicán une ruse qui doit leur permettre inmanquablement de prendre le dessus sur les Espagnols et de leur infliger un puissant revers militaire : il s'agit d'attaquer par surprise les Espagnols alanguis à l'heure de la sieste, grâce au concours d'un Indien ami des Espagnols qui leur ouvrirait la place de l'intérieur. L'Indien choisi par Caupolicán et Pran pour favoriser leurs desseins est Andresillo, nom de baptême chrétien d'un indien élevé, comme Lautaro, par les Espagnols. Mais l'allier se révèle cette fois-ci traître à sa patrie et fidèle à la cause espagnole : il trahit les Araucans, trompeurs trompés, en dévoilant leur dessein aux Espagnols qui les reçoivent les armes à la main et leur administrent la cuisante défaite que ces derniers pensaient leur infliger.
45. Si Lautaro, en changeant de camp au chant III, faisait l'objet des éloges d'Ercilla pour avoir forcé le sort en faveur de sa patrie araucane, Andresillo, en revanche, est qualifié, du point de vue des Indiens, de faux ami (« *falso amigo* », XXX, 49, v. 2). Ercilla glose l'événement dans le prologue du chant XXXI :

*La más fea maldad y condenada,
que más ofende a la bondad divina,
es la traición sobre amistad forjada,
que al cielo, tierra y al infierno indina;
que aunque el señor de la traición se agrada
quiere mal al traidor y le abomina:
ital es este nefario maleficio,*

que indigna al que recibe el beneficio!
[...]
Si en ley de guerra es pérfido el que ofende
debajo de seguro al enemigo,
¿qué será aquel que al enemigo vende
la libertad y sangre del amigo,
y el que con rostro de leal pretende
ser traidor a su patria, como digo,
poniéndole con odio y rabia tanta
el agudo cuchillo a la garganta? (XXXI, 1 et 3 ; Ercilla, 1590 ; 378r-v)

46. Ainsi, dans le système de valeurs du poème, il semble que l'amitié ne s'applique pas seulement à la relation de service entre les Espagnols et les Araucans, mais bien et bien à celle qui devrait exister entre les Araucans, au nom de l'honneur commun qu'ils ont à défendre.

47. Cet épisode pourrait clôturer *La Araucana*, en scellant un antagonisme définitif entre Espagnols et Araucans et en démantelant le commandement araucan par le supplice, documenté historiquement, du chef indien Caupolicán (Plagnard, 2019 ; 256-263). Condamné à être empalé et percé de flèches, il est à son tour la victime d'un supplice que García Hurtado de Mendoza veut exemplaire. Pourtant, sous la plume d'Ercilla, l'exemplarité du supplicé prend un autre sens, celui de l'admiration, du respect, voire de la crainte que le guerrier suscite auprès de son peuple :

Quedó abiertos los ojos y de suerte
que por vivo llegaban a mirarle,
que la amarilla y afeada muerte
no pudo, aún puesto allí, desfigurarle.
Era el miedo en los bárbaros tan fuerte
que no osaban dejar de respetarle,
ni allí se vio en alguno tal denuedo
que puesto cerca de él no hubiese miedo. (XXXIV, 32 ; Ercilla, 1590 ; 420v)

48. On trouve ici la même désactivation du châtement exemplaire que dans le cas de Galvarino. Or, à cette même incapacité espagnole, répond la même résurgence du désir d'émancipation des Araucans :

No la afrentosa muerte impertinente
para temor del pueblo ejecutada,
ni la falta de un hombre así eminente
(en que nuestra esperanza iba fundada)
amedrentó ni acobardó la gente,
antes de aquella injuria provocada,
a la cruel satisfacción aspira,
llena de nueva rabia y mayor ira. (XXXIV, 35 ; Ercilla, 1590 ; 421r)

49. Les guerriers qui mènent cette nouvelle rébellion sont les plus vaillants sur le plan militaire, mais aussi sur le plan moral puisqu'il s'agit, d'après Ercilla, de ceux qui ont refusé de s'associer à l'attaque par surprise qui a provoqué la chute de Caupolicán et que le poète condamne comme indigne de la grandeur militaire araucane (XXXII, 21-22). Ainsi *La Araucana* s'achève-t-elle par un retour au schéma narratif de la première partie : une nouvelle réunion des Araucans assemblés en sénat pour élire un nouveau chef de guerre. Pour Ercilla, la rébellion araucane perdure tant qu'elle reste fidèle à l'idéal héroïque qu'il lui impose dans sa représentation épique. La reprise narrative signale donc la redondance du conflit et thématise explicitement son inachèvement, latent dans les chroniques en prose.
50. Devant ce constat d'échec de la politique espagnole, soigneusement mis en scène et souligné dans le poème, Ercilla promeut une voie alternative qu'il incarne lui-même comme personnage. Avec les guerriers araucans, leurs veuves et leur mage, Phyton, Ercilla développe une relation personnelle et radicalement singulière, fondée sur l'assistance et la défense des Araucans, qui débouche sur une entente et une confiance réciproque (Plagnard, 2019 ; 253-256 et 425-434). Ainsi, la confiance qu'Ercilla a placée dans les prophéties du mage Phyton – aux chants XXXIII-XXIV où il assiste à la bataille de Saint-Quentin – lui vaut, en retour, d'obtenir son aide pour accéder à la connaissance de la géographie du globe terrestre :

... bien pudiera
 tomar de vos legítima venganza
 y en esa vuestra gente que anda fuera,
 que habéis hecho en los nuestros tal matanza.
 Pero aunque más razón y causa hubiera,
 haciendo de mí vos tal confianza,
 no quiero, ni será justo dañaros,
 antes en lo que es lícito ayudaros. (XXVI, 42 Ercilla, 1578 ; fo 135vo)

51. La conjonction de coordination adversative, à la charnière des deux moitiés de l'octave signale que c'est bien l'attitude singulière d'Ercilla, par rapport aux autres Espagnols, qui lui vaut l'attention et la bienveillance du vieux sage Araucan. Un peu plus loin, à l'inverse, Ercilla s'attache les services des Araucans en témoignant face à eux une véritable éthique guerrière. C'est le sens qu'il faut donner à l'épisode de Caupolicán, le seul *yanacona* de *La Araucana* qui ait noué avec un Espagnol une véritable relation d'amitié. Alors qu'une troupe d'Espagnols faisait face à un seul guerrier

araucan, Ercilla, admiratif de sa bravoure, demande à ses camarades de l'épargner :

*Yo, que ver tal batalla no quisiera,
al animoso mozo aficionado
en medio me lancé diciendo "¡Fuera
caballeros, afuera! ¡Haceos a un lado!
Que no es bien que el valiente mozo muera,
antes merece ser remunerado,
y darle así la muerte ya sería
no esfuerzo ni valor, mas villanía.* (XXVIII, 49 ; Ercilla, 1578 ; fo 156ro)

52. Un peu plus tôt, le poète soldat avait pris la défense de Galvarino face au commandement, mais sans succès (XXVI, 29-30). Plus tard, dans la *Troisième partie*, il signale son désaccord avec l'exécution barbare infligée à Caupolicán (XXXIV, 31). Ici, pour la seule et unique fois, il parvient à ses fins et, face à ses compagnons d'armes, réussit à faire épargner l'Indien. Or, ce geste absolument singulier – épargner un guerrier par admiration pour sa valeur guerrière et son attitude héroïque – reçoit à son tour une réponse absolument singulière. Cariolán, obligé par le geste d'Ercilla, dépose les armes et se soumet à son service :

*"Mas porque no me digan que ya niego
haber de ti la vida recibido,
me pongo en tu poder y así me entrego
a mi fortuna misera rendido".
Esto dicho la daga arrojó luego,
doméstico el que indómito había sido,
quedando desde allí siempre conmigo
no en figura de siervo, mas de amigo.* (AR, XXVIII, 52, Ercilla, 1578 ; fo 156vo)

53. Ainsi, contrairement à la fausse amitié, à l'amitié traîtresse entre Andresillo et Pran (un Indien ami et un Araucan), Ercilla et Caupolicán développent une véritable amitié, que l'auteur juge distincte de l'assujettissement (« *no en figura de siervo* ») et qui leur permet de développer une relation de familiarité où l'indomptabilité cède la place à la domesticité : « *doméstico el que indómito había sido* ». S'il se met bien en place une relation d'assujettissement puis de service entre les deux hommes, puisqu'Ercilla accorde ensuite sa liberté à Cariolán, cette relation est exemplaire d'une amitié sur laquelle pourrait se fonder un nouvel ordre politique apte à inclure des Araucans qui n'avaient jusqu'à présent cédé ni devant les rois, ni devant les lois (Choi, 2015 et 2018).

5. Une poétique des confins

54. Ainsi, la spécificité du récit d'Ercilla réside dans la proposition de ce que l'on pourrait appeler une poétique des confins : dans ces espaces marginaux mal connus et mal dominés, face à des adversaires qui refusent avec succès et par les armes la domination militaire et politique, l'héroïsation de l'ennemi en adversaire et l'inachèvement du récit posent les conditions spécifiques de l'expansion coloniale aux confins des territoires de la monarchie, qui réclament des réponses militaires et politiques spécifiques. Face à une conquête inachevée des confins de l'empire, l'historiographie contemporaine pouvait-elle faire autrement que de suspendre son dénouement ?
55. Dans ces conditions spécifiques, Ercilla construit une position résolument individuelle, qui implique sa participation au récit comme protagoniste de premier plan, le développement d'un lien de confiance et d'amitié spécifique avec les Indiens, et la construction d'une image d'auteur témoin, qui rédigea son récit sur le champ-même de la bataille. C'est d'ailleurs dans cette topographie exploratrice des confins de l'extrême sud du Chili, lors du récit final de l'expédition d'Ancud, qu'il s'inscrit, sur la terre même, comme auteur de cette nouvelle poétique :

*Pero yo por cumplir el apetito
que era poner el pie más adelante,
fingiendo que marcaba aquel distrito,
cosa al descubridor siempre importante,
corrí una media milla do un escrito
quise dejar para señal bastante,
y en el tronco que vi de más grandeza
escribí con un cuchillo en la corteza:*

*“Aquí llegó, donde otro no ha llegado,
don Alonso de Ercilla, que el primero
en un pequeño barco deslastrado,
con solos diez pasó el desagadero
el año de cincuenta y ocho entrado
sobre mil y quinientos, por hebrero,
a las dos de la tarde, el postrer día,
volviendo a la dejada compañía”. (XXXVI, 29; Ercilla, 1590; 3^o2r-v)*

56. Ici, c'est d'un autre type d'écriture que se revendique Ercilla : celle de l'écriture sur une surface solide, comme trace du passage dans les terres de confins, caractéristique des pratiques scripturaires des conquérants (Martínez, 2017).

57. C'est aussi individuellement qu'il décide de sortir du récit et en constate l'échec, en racontant d'abord son bannissement du Chili, puis en détournant son récit des événements araucans pour orienter le lecteur vers la récente rébellion du Portugal, dont le récit est à peine ébauché au dernier chant. Les larmes qui concluent le poème (« *será razón que llore y que no cante* », XXXVII, 76, v. 8) signent l'épuisement d'une parole héroïque qui renonce au triomphe de l'entreprise impériale comme à la réussite du projet individuel.

Bibliographie

ALVES Hélio J. S., *Camões, Corte-Real e o sistema da epopeia quinhentista*, Coïmbra, Centro Interuniversitário de Estudos Camonianos, 2001.

BLANCO Mercedes, « Sur les frontières mouvantes de l'historiographie et de l'épopée : l'*Araucana* d'Alonso de Ercilla (1569-1589) », in *La Renaissance des genres. Pratiques et théories des genres littéraires entre Italie et Espagne (XVe-XVIIe siècles)*, Dijon, Presses de l'Université de Dijon, 2012, p. 241-265.

BLANCO Mercedes, « Un episodio trágico en *La araucana*: la traición de Andresillo (cantos XXX-XXXII) », communication inédite au colloque *Epic New Worlds: Alonso de Ercilla's La araucana (1569–2019)*, org. Emiro Martínez Hernández, 4-5 octobre 2019.

CHAR René, *Œuvres complètes*, éd. de Jean Roudaut, Paris, Gallimard, 2001.

CHIHUAILAF Arauco, « La prolongada Guerra de Arauco: ¿un mito plurisecular? », in *Regards sur deux siècles d'indépendance : significations du Bicentenaire en Amérique latine*, Les Cahiers ALHIM, 19, 2010 (<https://journals.openedition.org/alhim/3421>).

CHOI Imogen, « 'Adonde falta el rey, sobran agravios' (IV.5)? The Siege of Saint-Quentin and Two Worlds of War in Alonso de Ercilla's *La Araucana* », in *Artifice and Invention in the Spanish Golden Age*,

Legenda: Studies in Hispanic and Lusophone Cultures 3, New York, 2014, p. 173-184.

--, « Épopée, guerre coloniale et communauté politique dans le vice-royaume du Pérou, 1560-1610 » (trad. Aude Plagnard), *Recueil ouvert*, vol. 4, « Épopées et guerres coloniales : histoires connectées », Elara Bertho et Aude Plagnard (dir.), 2018, <http://ouvroir-litt-arts.univ-grenoble-alpes.fr/revues/projet-epopee/313-epopee-guerre-coloniale-et-communautaire-politique-dans-le-vice-royaume-du-perou-1560-1610>.

--, « La araucana and Drama », communication inédite au colloque *Epic New Worlds: Alonso de Ercilla's La araucana (1569 – 2019)*, org. Emiro Martínez Hernández, 4-5 octobre 2019.

CORDERO María de Jesús, *The transformations of Araucania from Valdivia's letters to Vivar's chronicle*, New York, P. Lang, 2001.

ERCILLA Y ZUÑIGA Alonso de, *LA ARAUCANA DE DON ALONSO DE ERZILLA Y ÇUÑIGA, Gentil Hombre de Su Magestad, y de la boca de los Serenísimos Príncipes de Ungria. Dirigida a la S.C.R.M. del Rey don Phelippe nuestro señor*. Con privilegio Impressa en Madrid en casa de Pierres Cossin. Año 1569. Esta tassado a tres maravedis el pliego.

--, *PRIMERA Y SEGUNDA PARTE DE LA Araucana, de don Alonso de Ercilla y çuñiga, cavallero de la orden de Santiago, gentil hombre de la camara de la Magestad del Emperador. DIRIGIDA AL REY don Phelippe nuestro señor. EN MADRID*. En casa de Pierres Co sin Impessor, Año 1578 Con privilegio de Castilla, y de Aragon.

--, *TERCERA PARTE DE LA Araucana de don Alonso de Ercilla y çuñiga, Cavallero de la orden de Santiago, gentil hombre de la camara de la Magestad del Emperador. DIRIGIDA AL REY don Felipe nuestro señor*. Con privilegio EN MADRID En casa de Pedro Madrigal Año de 1589.

--, *PRIMERA, SEGUNDA, Y TERCERA PARTES DE la Araucana de don Alonso de Ercilla y Çuñiga, Cavallero de la orde[n] de Santiago, gentilh[o]bre de la camara de la Magestad del Emperador. DIRIGIDAS AL REY don Felipe nuestro señor*. En Madrid, En casa de Pedro Madrigal. Año de 1590 [BNE, R. 31257].

--, *La Araucana [...], edición del centenario*, Santiago de Chile, Imp. Elzeviriana, 1910.

--, *La Araucana*, Isaías Lerner, Éd., Madrid, Cátedra, 2009.

ERRÁZURIZ Crescente, *Historia de Chile sin gobernador: 1554-1557*, [s. l.], [s. n.], 1912.

ESTEVE BARBA Francisco (éd.), *Biblioteca de autores españoles*, t. CXXXI, Madrid, Maribel, 1960.

GÓNGORA MARMOLEJO Alonso de, *Historia de todas las cosas que han acaecido en el Reino de Chile y de los que lo han gobernado*, Miguel Donoso Rodríguez (éd.), Madrid - Frankfurt, Iberoamericana - Vervuert, 2010.

MARIÑO DE LOBERA Pedro, *Crónica del reino de Chile, escrita por el capitán D. Pedro Mariño de Lobera, dirigida al excelentísimo Sr. D. García Hurtado de Mendoza, marqués de Cañete, vicerrey y capitán general de los reinos del Perú y Chile, reducido a nuevo método y estilo por el padre Bartolomé de Escobar, de la compañía de Jesús*, Francisco Esteve Barba (éd.), *Biblioteca de autores españoles*, t. CXXXI, Madrid, Maribel, 1960, p. 225-562.

MARTÍNEZ Miguel, *Prácticas y Representaciones Del Imperio. Guerra, Imprenta y Espacio Social en la Épica Hispánica del Quinientos* [tesis doctoral inédita], City University of New York, New York, 2010.

--, « Writing on the edge: the poet, the printer, and the colonial frontier in Ercilla's *La Araucana* (1569–1590) », *Colonial Latin American Review*, vol. 26, n° 2, 3 Avril 2017, p. 132-153.

MEDINA ZAVALA José Toribio (éd.), *Colección de documentos inéditos para la historia de Chile: desde el viaje de Magallanes hasta la Batalla de Maipo, 1518-1818*, Santiago de Chile, Imprenta Ercilla, 1888.

--, *La Araucana. Vida de Ercilla*, Santiago de Chile, Imprenta Elzeviriana, 1916.

—, *La Araucana. Documentos*, Santiago de Chile, Imprenta Elzaviriana, 1918.

MÉNDEZ HERRERA Juan Alberto, *Estudio de las ediciones de la Araucana con una edición crítica de la Tercera Parte*, Harvard University Press, Harvard, 1976.

OÑA Pedro de, *Primera parte de Arauco domado*, Impresso en la Ciudad de los Reyes, por Antonio Ricardo de Turin, 1596.

—, *Arauco domado*, Ornella Gianesin (éd.), Como-Pavia, Ibis, 2014.

PASTOR BODMER Beatriz, « Silence and Writing: The History of the Conquest », in René Jara et Nicholas Spadacini (éds.), *1492-1992: Re/Discovering Colonial Writing*, traduit par Jason Wood, Minneapolis, Prisma Institute, 1989, p. 121-163.

PLAGNARD Aude, « La fable historiographique dans la Première partie de l'*Araucana* d'Alonso de Ercilla, 1569 », *L'Âge d'or*, « L'Histoire et ses récits entre images, fictions et paratextes ». Dossier « Au cœur des savoirs : dialogue entre histoire et fiction dans le monde hispanique aux XVIe et XVIIe siècles », coord. Marie-Blanche Requejo et Fabrice Quéro, n° 8, 2015.

—, *Une épopée ibérique : Alonso de Ercilla et Jerónimo Corte-Real (1569-1589)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2019.

QUINT David, *Epic and empire: politics and generic form from Vigil to Milton*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

SANTISTEBAN OSORIO Diego de, *Quarta y quinta parte de la Araucana*, En Salamanca, en casa de Iuan y Andres Renaut, 1597.

SCHWARTZ LERNER Lía, « Tradición Literaria y Heroínas indias en *La Araucana* », *Revista Iberoamericana*, vol. 38, n° 81, 1 abril 2009, p. 615-625.

VILLALOBOS Sergio, ALDUNATE Carlos, ZAPATER Horado, MÉNDEZ Luz María et BASCUÑÁN Carlos, *Relaciones fronterizas en la Araucanía*, Santiago, Universidad Católica de Chile, 1982.

A. PLAGNARD, « Une poétique des confins... »

VILLALOBOS Sergio, *Araucanía, Temas de Historia Fronteriza*, Temuco, Universidad de la Frontera, 1985.

VIVAR Jerónimo de, *Crónica de los reinos de Chile*, Ángel Barral Gómez (éd.), Madrid, Dastin, 2001.